

LUCILE BORDES

Décorama



LIANA LEVI

Extrait de la publication

L'Endroit Unique

Quand le vieux est mort, au premier jour de sa retraite, le lendemain de son pot d'adieu, ça a chuchoté sec. Notre ville s'étale, elle gagne des habitants, mais c'est un trompe-l'œil : nous sommes toujours le même nombre de familles à savoir, à nous tenir les uns les autres, à porter haut le respect ou la rancœur. La ville, la vraie, a brui tout entière quand il est mort, coquin de sort, lui qui avait bossé toute sa vie. C'est comme ça que j'ai su que la place était libre.

Je sortais de l'hôpital et la guérite du vieux était justement dans le secteur que j'avais circonscrit comme viable. J'en avais discuté un peu avec le psychologue du Centre de Rééducation Fonctionnelle (*visites 12h-20h, fleurs fraîches et animaux vivants interdits*), entre deux plateaux techniques, et on était tombé d'accord sur le fait qu'il me fallait un boulot peinard, un truc qui ne m'oblige pas à quitter le centre-ville, un endroit où rien ne bouge, un ravalement de façade par-ci, un changement de sens de circulation par-là. N'importe quoi qui me tienne éloigné du bord de mer et du béton en barres. Je ne pouvais pas prendre le risque de disjoncter à nouveau. Alors la place du vieux, même si je me doutais bien que ça n'emballerait pas mes parents, ce n'était peut-être pas une mauvaise idée. J'ai décidé d'aller y faire un tour pour me rendre compte, ça faisait un bail que je n'étais plus passé devant,

et la dernière fois les circonstances ne portaient évidemment pas à l'observation objective, puisque c'était pour la mort de mon grand-père.

J'ai tout de suite reconnu la placette, son air penché, la hauteur des marches de l'escalier qui permet d'y accéder côté lycée – c'est plus court pour aller au stade de traverser l'esplanade que de la contourner, donc à raison d'une fois par semaine sur trente-six semaines pendant trois ans, bon gré mal gré, j'avais déjà emprunté cet escalier cent huit fois, fois deux : deux cent seize fois.

Malgré l'employé du service Espaces verts à qui on avait demandé d'assurer l'intérim et qui me regardait, debout derrière la porte vitrée de l'accueil, je me suis avancé avec assurance et j'ai franchi le porche.

C'était comme passer dans un autre monde. Il y avait la tranquillité des tombes, bien sûr, mais pas seulement. On voyait bien que le temps ne comptait pas ici, et ça, pour moi, c'était inespéré.

J'ai remonté l'allée centrale d'un bon pas, pour donner l'impression que je savais où j'allais, au cas où le désigné d'office aurait pris sa mission à cœur et me regarderait toujours, ce qui était fort improbable car il faisait suffisamment froid pour décourager les velléités d'espionnage. Cette allée, assez majestueuse, est ponctuée d'un cyprès qui a dû être planté au centre du carré ancien, et ça m'a semblé une bonne idée de marcher jusque-là, une fois au centre j'aviserais.

Je pensais qu'il y aurait un banc sous le cyprès, mais non. L'arbre cache la stèle dédiée à une célébrité locale. Égaré, je l'ai dépassée, puis j'ai pris à droite, vers un petit bâtiment en brique qui fait comme une respiration dans l'alignement des allées.

Mais rien où s'asseoir là non plus.

Je voulais absolument m'asseoir, je paniquais à l'idée de n'avoir pas de plan de déplacement précis, je voulais prendre le temps d'y réfléchir un peu, sentir l'équilibre du lieu. Les quelques vieilles que je croisais suivaient quant à elles des trajectoires aléatoires mais calculées, ça se voyait, elles tombaient sur moi à intervalles irréguliers et passaient leur chemin sans me jeter un regard l'impact évité. J'avais l'impression d'esquiver de justesse des météorites en parka bordeaux.

J'en ai enfin vu une qui avait l'air plus calme. Elle m'a salué malgré mon visage hagard. J'ai hoché la tête, elle s'est remise à frotter au chiffon le marbre noir de la tombe dont elle s'occupait. Sa tombe, pour ainsi dire. Il m'a semblé qu'elle se baisait la main, la main droite qui tenait le chiffon, et qu'elle la posait sur la tombe avec une pression tendre, le marbre sous la pulpe des doigts, c'était très tendre, ça m'a rasséréiné un peu. D'ailleurs l'instant d'après j'ai aperçu un banc, et j'ai pu enfin m'asseoir.

J'étais à peine installé, les pieds bien à plat sur le sol où le banc était scellé, qu'une vieille est passée encore, mais comme au fil de l'eau, poussant devant elle son caddie à six roues, trois de chaque côté montées en triskel. Je suis resté un long moment immobile sur mon banc, le temps de reprendre mes esprits.

Il y a toujours un gars en ville qui scie, ou tape, ou marteau-pique. Et au-dessus les gabians qui lâchent des cris de guerre. Le ciel, c'est vrai, était un ciel de mer, mais le mistral levait des odeurs de fleurs. Mimosas, puis jacinthes. Toutes ces fleurs mortes autour de moi, et certaines gisant dans les allées piétinées par le vent, ça m'a rappelé la fête des pêcheurs, les œillets qu'on jette à l'eau pour honorer saint Pierre dont l'effigie sculptée brinquebale sur les flots, si on la fixe trop on a le mal de mer, il vaut mieux regarder au loin la côte et nos maisons.

C'est ce que j'ai fait. Je suis monté jusqu'aux dernières tombes, disposées en balcon sur la colline, et j'ai regardé. Les projecteurs du stade sont apparus en premier, une fois là-haut je pouvais voir le terrain de foot tout entier, et la piste d'athlétisme sur laquelle couraient trois silhouettes bleues et noires, à petites foulées. Je voyais jusqu'au port militaire, de l'autre côté de la rade, et au-dessus le cercle blanc des roches qui tiennent les villes d'ici au bord de l'eau. Tout s'emboîtait, comme les couches d'un oignon : le double cœur du cimetière et du stade, et en autant d'écaillés la ville, les immeubles des cités dressés sur les pentes des collines, la chaîne calcaire des monts qui plonge à l'est pour rejoindre l'Esterel et la Corse.

Dix heures à l'église. On les entendait moins que les cris des enfants en récréation dans les écoles du centre-ville. Des chiens ont aboyé, et un chat, le seul que j'aie vu, a filé entre les tombes sans me regarder.

Une autre vieille est sortie de nulle part. Elle marchait moins vite que ses congénères d'en bas. Il faut dire que le terrain est plus accidenté dans cette partie du cimetière, et le béton moins uni. Elle posait précautionneusement un pied après l'autre, et malgré le pantalon long qui les couvrait on imaginait bien les chevilles gibbeuses dans les chaussures compensées. Elles devaient être plus d'une à se casser la figure dans ces passages pentus. Je me suis tenu prêt à intervenir, mais elle a négocié en oscillant le virage vers l'allée principale, et s'est éloignée ses sacs plastique contre son cœur.

J'ai attendu qu'elle ait disparu, bifurquant brutalement et sans raison apparente dans une artère perpendiculaire, pour redescendre à mon tour. À côté du carré de la Première Guerre, où sont installés pêle-mêle les soldats russes et français dont certains ont des noms africains, j'ai

trouvé le meilleur banc du cimetière. Il est au soleil, plein sud, abrité du mistral et au pied d'un cyprès – ils sont plus nombreux ici, ventricule gauche, que dans le ventricule droit par lequel j'avais entamé ma visite, et qui ne mérite pas tant d'intérêt, si ce n'est que j'avais le souvenir vague que notre caveau, à nous, s'y trouvait, ce qui me donnait un alibi pour arpenter les allées les mains dans les poches.

Ça sentait le cyprès, pas de fleurs aux croix des poilus, et il suffisait que je bouge un peu les pieds pour que le gravier craque. J'étais vraiment bien.

J'allais postuler pour cette place de gardien et me mettre à l'abri de l'agitation du dehors pour le reste de mes jours. C'était une bonne chose que je me sois fait virer.

De toute façon, je n'aurais jamais pu reprendre mon boulot d'agent immobilier. Mon patron, qui roulait en Saab et partait en week-end dans des réserves de chasse – des réserves de chasse! –, ne disait jamais «agent», il disait «pisteur». Un pisteur hors pair. C'est comme ça qu'il me présentait aux clients. Dites ce que vous cherchez, la maison dont vous rêvez, Georges vous la trouvera, c'est mon meilleur pisteur. Et moi, j'écoutais les clients, ne notais jamais rien, la surface l'exposition les dépendances le jardin d'hiver la cuisine d'été la piscine la verrière le nombre de chambres et de salles de bain. Je cherchais.

Je savais où chercher. Mon père a livré le gaz toute sa vie. Je l'ai accompagné enfant, tout le monde nous voyait passer – une bouteille de trente-cinq kilos à l'avant sur un plateau bricolé exprès, une bouteille de trente-cinq kilos à l'arrière fixée au porte-bagages, sur laquelle je m'asseyais à califourchon – à pétrolette. Avec mon père je suis entré partout, j'ai franchi les portes minces d'appartements clafis de cafards et les grilles ombrageuses de bâtisses aux jardins soignés. Je suis allé au dernier étage des tours, comme au

bout des plus secrets chemins privés. Je connaissais la ville comme ma poche, ça allait vite, les clients n'attendaient jamais longtemps. Et si je ne trouvais pas, c'est qu'il n'y avait pas. Je gagnais bien ma vie, je touchais de grosses primes, mes parents étaient pas peu fiers.

Ça marchait d'autant mieux mon affaire que pour renflouer les caisses exsangues depuis la fermeture des chantiers navals, la municipalité sortante avait fait le choix de l'immobilier. Le nombre de transactions s'envolait. Il n'y avait déjà plus grand-chose de disponible, mais le moindre terrain avait été capté. Si un particulier vendait sa baraque avec, mettons, mille mètres carrés de jardin, un promoteur la lui rachetait une somme mirobolante pour y découper cinq lots. Là où il y avait une maison, il en poussait quatre. Les gens se seraient. À la faveur d'un nouveau Plan d'Occupation des Sols, il était devenu possible de construire des immeubles à peu près partout. Ceux qui ne vendaient pas se retrouvaient vite isolés. Vous avez vu *Là-haut*, le dessin animé? Chez nous, les vieux qui n'ont pas voulu partir vivent comme ça, à l'ombre des immeubles. C'est un jeu de dominos auquel excellent les lotisseurs: il suffit de faire à deux ou trois propriétaires du bord de route une proposition d'achat bien au-dessus du marché, d'attendre un peu, le temps que les rêves prennent, ou les doutes – les autres refuseront-ils? –, de publier enfin la bonne affaire que ces messieurs-dames viennent de réaliser, pour que les voisins s'affolent, et vendent à qui mieux mieux, de crainte d'avoir à brader bientôt.

Le patron se frottait les mains. Il me laissait la Saab le week-end quand il embarquait sur son yacht.

Mais je me suis mis à avoir des scrupules. Je suis devenu moins performant. Au début, les symptômes étaient plutôt discrets. J'avais des absences. Il m'arrivait par exemple de chercher un commerce où il n'existait plus, de tomber sur

une boutique de toilettage pour chiens au lieu du cordonnier dont j'avais besoin. Pour acheter des petits gâteaux, un dimanche, j'avais dû aller à l'autre bout de la ville, car les trois premières pâtisseries auxquelles j'avais pensé avaient fermé depuis belle lurette. En plusieurs occasions j'avais renseigné un quidam en lui donnant des repères obsolètes, des noms de rues et de lieux-dits tombés dans l'oubli.

Je ricanais avec les autres au bas du marché, de quoi on se plaint, on s'est battu pour les chantiers, la ville est en chantier! Mais je ne pouvais pas m'empêcher d'être inquiet. On avait du mal à s'y reconnaître, quand même, c'était pas nous, ces résidences de standing plexiglas bleu au balcon. Quand les élections sont arrivées, on a voté contre l'équipe en place. Mais les autorisations avaient déjà été données pour d'autres programmes encore, qu'on ne pouvait plus arrêter.

Mon état a empiré. Je suis devenu très agité. Je ne supportais plus les maisons dénudées, exhibées au milieu des machines. Je traversais les secteurs en travaux tête baissée, ou les yeux braqués devant moi. Décidé à ne plus rien voir. Je chantonnais. Je faisais comme si. Au jardin rasé, je substituais mentalement l'imbroglio de palmes affolantes, de cannes et de figuiers sauvages qu'il avait été. À l'angle d'une place, je restituais la maison de ville dont les pierres avaient été défoncées. Aux abords des nouveaux quartiers, je déroulais du bon côté de la route l'écran ligneux du marécage asséché, retapissant du même coup les impasses aux noms ridicules, traverse des pois de senteur, passage des roseaux, chemin des saules.

C'était peine perdue. La ville changeait par endroits à une vitesse folle, des quartiers entiers basculaient en une nuit, les rues se chevauchaient, charriaient plus loin d'épaisses couches de béton. L'impassibilité des autres

– tous les autres, parents, collègues, voisins, passagers des bus – me perturbait au plus haut point. Ils n’avaient pas l’air touché, alors que je vivais dans une précarité croissante, perdant un à un mes repères, à la dérive dans une ville qui ne ressemblait plus à celle où j’avais grandi.

La ville s’enfonçait, n’émergeait plus que dans ses friches, le temps s’accélérait. J’essayais de donner le change, mais je me déplaçais désormais en fonction de cartes anciennes, le long de strates urbaines invisibles. Il me fallait gratter de plus en plus profond pour trouver enfouies les balises familières qui signalaient les lieux que j’avais connus. C’était un séisme, le combat titanesque du temps contre l’espace.

Ma dernière vente, ça a été la maison de l’Apolline, quand son couillon de fils l’a placée chez les vieux. La transaction a été rondement menée, faut dire que ça faisait un moment que Chaumont, le notaire, lorgnait dessus. J’avais encore la clef dans la poche quand je me suis fait virer, la faute à *Sunday*, la chanson de Bowie, qui m’avait cueilli retour de bar, déjà bien fêlé. J’avais beuglé tellement fort, *in your fear*, les mains tellement crispées sur le volant, *in your fear*, que j’avais loupé le dernier virage, *as on wings*, encastrant lamentablement la Saab du patron dans l’avant-gardiste sculpture du rond-point de l’Europe tout juste inauguré.

Sur mon banc, dans le cimetière, j’ai respiré profondément, dos droit, et tendu les bras mains jointes vers le ciel pour m’étirer. Plus d’un an était passé depuis l’accident. La rééducation avait été longue. J’allais être bien ici. Un cimetière, c’est une oasis. On y vit à l’abri du monde et des programmes immobiliers. J’ai ri doucement du bon tour que je jouais à toutes les S.C.I., Sociétés

Civiles Immobilières, qui spéculaient dehors. J'avais trouvé l'Endroit Unique, des hectares au cœur du centre ancien avec vue imprenable terre et mer.

Le gars quelque part dans la ville sciait toujours. Ou bien c'était une mobylette qui peinait à passer la colline. Le bruit de la circulation, plus bas sur le port, chuintait en continu, comme le vent d'une fenêtre mal fermée. Le silence d'ici réverbérait les ondes et recalculait tout : les moteurs vrombissaient moins fort que le plastique rigide et transparent agrafé autour des pots de fleurs tout juste apportés. Celui-là faisait voile et claquait fort en faseyant. À force de trépignements, il faisait croire que ça bougeait dans son coin. Plusieurs fois j'ai tourné la tête pour surprendre un visiteur furtif alors que ce n'était que l'ombre d'un emballage prisonnier. De nouveau, j'ai eu une sensation de bord de mer. Sur le rivage aussi le vent redistribue les bruits. Un bout de plastique pris à une branche suffit à rendre fou et la nuit la mer plâtre et replâtre et la vie autour est chétive, malingre. La nuit, la mer est grande et la terre dort follement. J'ai imaginé revenir ici la nuit, pour voir si mon hypothèse était bonne, si les bruits refluaient comme sur un rivage.

À onze heures le vent avait forci et le soleil blanchissait la crête des immeubles alentour. Le cimetière subissait immobile, chahuté pourtant à la manière d'un vieux bateau. La ville en paquets se fracassait contre sa coque. J'étais confiant. Je l'annonçais solennellement à l'équipage de vaillants fantassins couchés à mes pieds sous leurs croix : le mur d'enceinte tenait bon. Il contiendrait encore longtemps les assauts des constructions trop verticales et proches qui menaçaient depuis les collines.

Pour m'en assurer tout à fait j'ai entrepris de le longer. Côté stade, on entendait derrière la muraille les

conversations des gamins qui couraient deux par deux, ils piaillaient comme des oiseaux – je n’ai pas vu d’oiseau – et poussaient parfois, à bout de souffle, une syllabe dans les aigus. Je me suis arrêté pour les écouter, mais je n’y comprenais rien. Façade est, les tombes venaient clapoter de part et d’autre du porche de l’entrée séparant le bureau et le logement de fonction. Mur nord certains morts avaient la tête en bas, et sur la route, ou presque. J’imaginai une lisière de crânes alignés au niveau du trottoir. À l’ouest c’est la colline, je dus abandonner l’idée de pouvoir faire le tour du cimetière: on progresse dans ce secteur en escalier, d’un balcon l’autre, comme le long des nervures d’une feuille de platane – les platanes sont à l’entrée, sur la placette bordée de marbreries.

Loin de me décourager, j’ai déambulé encore un moment dans les allées. Par-ci par-là j’ai remarqué quelques bizarreries. Des tombes dos à dos, appuyées l’une sur l’autre à la façon des serre-livres; des tombes en épi, pour gagner de la place, et les morts jamais ne trouvent d’appui correct pour leur tête; des avec jardin, rosiers et lierre faisant grotte, il y en a une avec un endroit où s’asseoir, mais je n’ai pas osé, je sentais bien que c’était une propriété privée, on disait le mort grand voyageur mais à mon avis, il n’était pas bien loin, pas question de risquer le flagrant délit de violation de domicile.

Il y avait des noms que je connaissais bien sûr. Ceux de cousins sans doute, les liens de cousinage c’est comme le chiendent.

De retour sur mon banc, je me suis posé quelques questions pratiques: qui rebouchait les trous dans les allées? Comment s’assurait-on de n’enfermer personne, le soir, oublié au hasard d’une traverse? Qui remplaçait les arrosoirs entassés près des points d’eau quand leur plastique

verdâtre craquelait jusqu'à devenir poreux? Les robinets semblaient en nombre suffisant, mais les bancs? Les vieilles ne s'asseyaient-elles donc jamais? On devait pourtant pouvoir passer là ses journées. Les deux qui discutaient tout à l'heure devant une tombe haute comme un buffet, il fait froid il fait soleil on ne sait plus, est-ce qu'elles restaient debout chaque jour? À moins que ce soit un rendez-vous hebdomadaire au chevet d'une comparse qu'elles visitaient déjà, de son vivant, le vendredi seulement, et dont le silence ne les gêne pas plus que ça, à peine plus prononcé que lorsqu'elle était en vie? Elles discutent là comme sur le pas de leur porte, au pied des HLM où elles ont élevé leurs enfants et reçoivent aujourd'hui les enfants de leurs enfants. Elles ont leurs fichus sur la tête, le mercredi c'est mise en plis, il faut que ça tienne jusqu'au mercredi d'après.

Le nombre de poubelles aussi me laissait songeur. Il y avait des containers partout, de différentes tailles, estampillés du logo de la commune. Est-ce que le gardien les sortait les lundi et jeudi soir, comme tout un chacun? Dans ce cas, il devait commencer à les tirer sous le porche vers dix-sept heures, terminer à vingt, être suivi pour ses problèmes de dos par un kinésithérapeute pratiquant la méthode Mézières et susceptible de lui enseigner les postures adaptées à ces travaux herculéens. Je me suis dit que moi je n'y arriverais pas, j'autoriserais sans doute les camions broyeurs à entrer dans le cimetière, quelle horreur, pas sûr d'ailleurs qu'ils passent entre les cyprès.

Comme gardien sinon je n'autoriserais pas les cyclistes (j'en ai vu un passer, il pédalait en danseuse et tenue moulante). Il devait y avoir un règlement, j'appliquerais le règlement. Et est-ce que c'était au gardien de prendre soin du drapeau français fiché face aux tombes très blanches des soldats morts pour la patrie? À quelles conditions le vieux

acceptait-il de lever la barrière pour les véhicules de ceux qui viennent ici maçonner une dalle, sceller une pierre, tailler les oliviers? Exigeait-il un laissez-passer, en bonne et due forme, avec signature et mention de l'heure d'entrée en face du nom de l'entreprise, mention de l'heure et signature encore à la sortie? Pouvait-on l'amadouer avec un petit café ramené du bar du coin? Ou bien il avait une cafetière électrique dans son bureau mal isolé radiant branché, il faisait des litres de café qu'il fallait accepter de boire pour ne pas le vexer, c'était un gardien soupe au lait, il avait besoin de reconnaissance et de respect, ça se mesure aussi en temps passé.

Déjà midi. Les vieilles qui s'activaient ici tout à l'heure vauquaient maintenant à d'autres tâches, ailleurs, tout aussi précises et redoutablement concentrées. Je serais bien allé voir le remplaçant, mais je n'ai pas osé. J'avais prévu d'entrer dans le bureau au prétexte de lui demander où se trouvait ce caveau familial dont j'avais oublié la localisation, mais l'homme discutait avec les jardiniers, qui le chambraient sans doute, tu fais dans la fleur artificielle, maintenant? Et puis verte comme t'as la main, c'est une place en or, pour toi, ici, hein, Dédé?

Moi, j'espérais qu'il n'allait pas y prendre goût, car je comptais bien postuler l'après-midi même.